

Une passion pour l'unité

N'a-t-on pas le droit de s'étonner qu'en Italie, ce soit d'abord dans un monastère de vie contemplative, à la Trappe de Grottaferrata, qu'on s'est intéressé de façon positive au mouvement pour l'unité des églises, qui était en train de naître dans les années 1930? C'est surtout à M. Pia Gullini qu'on le doit. Pour apprécier son attitude personnelle et son oeuvre vraiment exceptionnelles, il n'est pas superflu de rappeler brièvement l'atmosphère de l'époque:

“Aux environs des années trente, la polémique qui opposait catholiques et protestants n'était pas seulement animée, mais violente; elle témoignait de part et d'autre de malveillance et souvent faisait fi des règles de la courtoisie. Il y avait vraiment peu de charité authentique dans la façon dont les deux partis se surveillaient continuellement avec rancœur et suspicion. C'est souvent que, de part et d'autre, on s'accusait de mauvaise foi et d'intolérance et n'était pas rare que l'on fit appel au pouvoir séculier pour faire prévaloir ses propres positions. On peut se rendre compte de cette regrettable situation en consultant les numéros de la revue Fides publiée par l'Oeuvre Pontificale pour la préservation de la foi, une revue d'ailleurs bien faite et dirigée par un catholique ouvert et généreux. Du reste, celui-ci, après les premiers contacts avec la Trappe, devint un partisan actif de l'oecuménisme. Mais telle était bien l'atmosphère culturelle et telles étaient les mentalités. Ce fut en ces années qu'à la Trappe de Grottaferrata on commença à prier pour l'unité des églises, et d'un seul coup on s'affranchit des rancunes traditionnelles, en ouvrant par la prière un nouvel espace d'entente et de compréhension réciproque.”⁽¹⁾

M. Pia écrivait dans ses lettres: *“ Je vous avertis que du 18 au 25 janvier, il y a la grande semaine de prière pour l'unité. Je vous prie, tous deux, de la faire de grand coeur.” “Pour la semaine, oh! qu'il a besoin de prière afin que Jésus puisse réaliser ce grand miracle impossible aux hommes!” “Union des églises chrétiennes: immense problème, difficultés énormes. Ce serait tellement triste quand on y pense, si Dieu n'était pas Dieu.” “J'insiste pour cette grande semaine. Ne laissez de répit ni au ciel ni à la terre, ni à l'Italie ni au Vatican.”*

Le désir de l'unité était toujours présent dans la vie et dans la pensée de M. Pia. Comment était-il né, comment avait-il grandi? Une brève présentation de sa personne, sera le meilleur moyen de le découvrir. Née en 1892, Maria Gullini avait un caractère très vif et indomptable, une brillante intelligence qui la portait à s'intéresser à tout: musique, peinture, sport, étude des langues. Elle reçut une éducation raffinée d'inspiration française au collège des Dames du Sacré-Coeur à Venise.

Par son exemple de foi profondément vécue, sa mère suscita en elle le désir d'une humilité authentique. A treize ans, elle déclarait: *“ Pour être certaine de devenir humble, je serais capable de m'enfermer dans un cloître.”* Venue à Rome, pendant son adolescence elle connut la vie mondaine, car son père avait de très hautes responsabilités au Ministère des communications. Sa mère ne craignait cependant pas pour elle les périls de l'existence mondaine: si elle faisait de l'équitation à la Villa Borghese ou du patinage, si elle fréquentait le théâtre ou les bals de la cour royale, elle l'accompagnait chaque jour à la Messe et faisait fidèlement le catéchisme dans deux paroisses de Rome.

Si, par suite d'arrangements entre les deux familles, elle avait consenti à se fiancer avec un jeune ingénieur, en 1915 et 1916 elle sentit grandir en elle le désir de consacrer sa vie à Dieu. Elle fit l'expérience de la vanité de l'existence et eut l'occasion d'entrevoir la souffrance du monde. Elle eut la certitude que Dieu seul peut arriver à la soulager. Elle fréquentait les petites soeurs de l'Assomption et avec elles elle s'occupait de l'assistance des pauvres à domicile. En décembre 1916, après avoir rompu définitivement avec son fiancé, alors officier au front, elle demanda son admission dans la Congrégation de l'Assomption. La supérieure lui conseilla de faire une retraite sous la direction d'un moine, dom Norbert Sauvage, Procureur de l'Ordre des Trappistes: quatre mois plus tard, malgré l'opposition de son confesseur et de tous ceux qui l'aimaient, Marie, alors âgée de 25 ans, entra à la Trappe française de Laval, une des toutes premières abbayes de la branche féminine des Cisterciens de la Stricte Observance, réputée pour la qualité de son

observance. Avec son tempérament passionné, son intelligence vaste et profonde, elle “s’était laissée captiver” par le Dieu fait homme, selon sa propre expression.

Elle aimait la pauvreté et l’austérité; son attrait pour tout ce qui est bon la rendait étrangère à toute mesquinerie, à toute médiocrité. Elle avait caché à tout le monde ses dons pour la musique et la peinture: ce fut par hasard qu’on les découvrit. Nommée maîtresse des soeurs converses, elle communiquait simplement et spontanément le feu qui brûlait en elle, car elle avait le don d’enflammer les âmes. Quand ses supérieurs lui demandèrent de se rendre à Grottaferrata, communauté vraiment pauvre à tous égards, elle ne sut que dire: “Un sacrifice ne se refuse jamais...J’irai où Dieu m’appelle”. Arrivée en Italie en 1926, elle devint abbesse de la communauté en 1931. Son abbatiat eut une importance décisive tant pour l’avenir de la communauté que pour son propre itinéraire de sanctification: il comporta des épreuves, des moments d’obscurité, des fatigues. Elle sut conduire la communauté avec intelligence et discernement et lui donner un nouvel élan, qui avait quelque chose de prophétique. En mettant au centre de tout l’Eucharistie, elle ouvrit de nouveaux et très vastes horizons pour la vie spirituelle.

Elle aimait ses moniales d’un amour fait de tendresse et d’exigence, attentive à toutes les nécessités physiques et morales de chacune d’elles. Si elle manifestait de la patience en face des limites humaines de chacune, elle se faisait intransigeante quand il s’agissait d’une recherche de soi. L’humilité, la confiance, l’oubli de soi, la reconnaissance envers Dieu, voilà ce qu’elle vivait elle-même et qu’elle attendait de ses filles.

La passion pour l’unité des chrétiens, M. Pia devait la porter dans son coeur depuis les années vécues à Laval, avant 1926, mais la visite que vint lui faire en 1933 à Grottaferrata un professeur français, Henriette Ferrary, fut un moment décisif dans sa vie. C’est alors qu’elle apprit comment l’idéal oecuménique s’affirmait de façon surprenante dans l’église de France: pour elle, ce fut un choc. Il y a, dans le texte émouvant composé pour son image mortuaire, quelque chose qui fait penser que, dès 1934, elle avait offert explicitement sa vie pour l’unité des chrétiens. Et sa passion pour l’unité de l’église fit de M. Pia une éveilleuse d’âmes ouvertes à l’oecuménisme. En 1936, l’abbé Paul Couturier, grand apôtre du mouvement oecuménique spirituel, envoya pour la première fois à Grottaferrata son tract de préparation à la semaine de prière pour l’unité, et M. Pia, en janvier 1937, en donna connaissance à sa communauté. L’abbé Couturier évoquait des personnes laïques et consacrées qui avaient offert leur vie à Dieu pour obtenir le don de l’unité. A peine avait-elle terminé sa lecture qu’une moniale déjà âgée, M. Immacolata Scalvini, l’interpréta comme une proposition que le Seigneur lui faisait à elle personnellement. Elle s’offrit et le Seigneur la rappela à lui quelques mois plus tard. En janvier 1938, l’invitation du P. Couturier fut à nouveau rappelée par M. Pia à ses moniales et trouva un écho inattendu dans le coeur d’une jeune soeur sarde de 23 ans, Maria Gabriella Sagheddu. A son tour, elle se sentit poussée à offrir sa jeune vie pour la grande cause de l’unité. Son offrande, acceptée par le Seigneur, se consumma très rapidement: victime de la tuberculose, Maria Gabriella mourut le 23 avril 1939.

Les signes qui accompagnèrent cette mort incitèrent M. Pia à faire connaître son offrande, passant outre à bien des réticences et des oppositions. Un article de Mgr. Francia et puis de Mr. Giordani, auxquels fit suite la publication de la biographie par Giovanna Dore qui, en peu de temps, eut six éditions rapidement épuisées, firent connaître la “petite soeur” dans toute l’Italie et même à l’étranger. En 1941, P. Couturier présentait Maria Gabriella comme “une merveilleuse ouvrière de l’Unité “ et déclarait: “ Elle est un sceau sur l’oecuménisme spirituel “. La passion pour l’unité qui avait fait entrer M. Pia en relation avec l’abbé Couturier, avec les anglicans de l’abbaye de Nashdom (aujourd’hui Elmore), avec Fr. Roger Schulz et bien d’autres fut l’occasion d’une abondante correspondance et le monastère vit affluer de nombreux visiteurs: intellectuels et personnes du monde qui demeuraient séduits par son génie prophétique. Elle se présentait à la grille du parloir, grande, distinguée, avec son profil délicat, d’une grande finesse. Celui qui venait la visiter se rendait compte immédiatement que, grâce à son intuition et à sa perspicacité, elle le rejoignait au profond de son âme, qu’elle l’accompagnait dans son cheminement spirituel: avec sa vivacité, sa culture, sa largeur de vues, elle attirait et suscitait une admiration émue. A l’approcher,

on découvrait en elle comme l'image vivante de l'église, et les frères d'autres confessions avaient l'impression d'avoir retrouvé l'unité dans ce coeur en pleine harmonie avec celui du Christ. A l'exemple de Marie, elle engendrait Jésus dans les âmes, elle les ouvrait à l'église vivante, corps mystique du Seigneur.

Au sein de son Ordre, les incompréhensions ne manquèrent pas: *“Voir ton action en toutes choses - écrivait-elle - o mon Dieu ‘qui facis mirabilia’, est un devoir agréable pour nous et une joie pour toi, o Père. Mais maintenir le secret sur certaines merveilles vaut sans doute beaucoup mieux, manifeste plus de pureté et d’humilité que de les rendre publiques. J’en ferai la relation, en silence, avec amour, et j’attendrai ‘ton heure’ en adorant et en priant pour ta grande cause, celle de ton coeur: l’unité de ton église... Sachons accepter toujours avec joie que sur la balance de notre amour pour la cause de Sr. Maria Gabriella on mette la prudence, la méfiance, la réserve de notre Ordre, de ses responsables les plus élevés. Ainsi nous obtiendrions l’équilibre parfait entre les deux plateaux de la balance et la certitude que nous y mettons le moins possible de nous-mêmes.”*⁽²⁾

En décembre 1940, on lui demanda de donner sa démission, avant la fin de son troisième triennat. Cela ne constitua pas un problème: libre, désintéressée, M. Pia allait droit devant elle, accomplissant ce qu'elle devait faire sans se préoccuper des critiques, sachant s'effacer tout naturellement quand on lui demandait de le faire. Réélue à nouveau en 1946, les contacts oecuméniques se multiplièrent autour de sa personnalité fascinante et charismatique. Dom Benedict Ley de l'abbaye de Nashdom visita Grottaferrata en 1947, et il rencontra Mgr. Montini, Mgr. Penitenti, le P. Charles Boyer, Mr. Igino Giordani et d'autres partisans de l'oecuménisme. Par la suite les anglicans furent nombreux à venir à Grottaferrata. M. Pia noua aussi des rapports fréquents avec la communauté de Taizé: *“Je suis en étroite relation avec les Frères de Taizé dont le fondateur tout jeune encore est venu avec sa maman et frère Max (le grand théologien de la communauté) en l'année '50 à Grotta. Ils sont descendus au tombeau de Sr. M. Gabriella”*.⁽³⁾ La correspondance avec Mme Schultz, mère de Fr. Roger, se prolongea pendant de nombreuses années.

Après cinq autres années d'abbatiate, en 1951, survint une autre crise grave. M. Pia fut contrainte à nouveau de donner sa démission et de s'éloigner de son monastère, pour ainsi dire à l'improviste. Les raisons profondes de cet éloignement demeurent obscures, mais ses activités oecuméniques n'y ont certainement pas été étrangères. M. Pia fut dirigée vers l'abbaye de la Fille-Dieu, en Suisse. Dans sa première lettre d'exilée, elle écrivait: *“C'est le moment de Dieu: on peut soit beaucoup glorifier Dieu et y gagner, soit beaucoup raisonner de façon humaine... en pure perte. Croire, penser à Lui sans prétendre comprendre, et l'attendre avec beaucoup d'humble confiance, inspirée par l'amour...”*⁽⁴⁾ Son échec apparent dans le gouvernement de la communauté, dans ses préoccupations oecuméniques, dans le projet d'une seconde fondation trappiste en Italie, plus conforme aux exigences de son idéal personnel, ne troubla jamais sa paix intérieure. Elle demeurait abandonnée à la volonté de Dieu, animée du seul désir de vivre la charité: *“Plus je m'achemine vers ma fin, plus tout s'unifie pour moi : pour chacun d'entre nous, comme pour toute communauté, pour tout peuple, c'est l'amour qui compte, l'amour qui est union, ouverture réciproque.”* *“Quelle paix à reconnaître son rien et un rien entre ses mains ! L'amour véritable est de souffrir pour lui : ce qui nous fait souffrir est ce qui reste de nous-mêmes en nous. Mais, peu à peu, on souffre toujours davantage de ce qui le fait souffrir, Lui, mais alors la souffrance est une joie profonde, qui vaut bien davantage que toute autre joie.”*⁽⁵⁾

Pendant les années de son exil, M. Pia continua à s'occuper de l'oecuménisme, surtout à travers des diverses traductions en langues étrangères de la biographie de Sr. Maria Gabriella. Elle prêta aussi son concours à divers auteurs qui voulaient en écrire de nouvelles, en particulier à Gaston Zananiri, avocat au Caire, qui devait entrer plus tard dans l'Ordre dominicain.

Les moniales de la Fille-Dieu donnaient ce témoignage à l'égard de M. Pia : *“Durant près de huit années, le Seigneur nous a fait la grâce de choix de nous prêter cette grande religieuse, exceptionnellement douée, et cependant d'une simplicité, d'une discrétion exemplaire. Son humilité profonde, son ardente charité, sa gratitude constante envers Dieu et le prochain (“un*

Te Deum ambulans”, disait une de nos anciennes), son héroïque obéissance, son esprit de prière, son total abandon à la divine Volonté, nous ont profondément édifiées. Nous l’aimions comme si elle avait toujours fait partie de notre communauté”.⁽⁶⁾

Mais ce ne sera pas elle qui verra le fruit de sa vie intense. Rappelée en Italie, c’est bien malade qu’elle arrivait à Rome pour y être conduite à l’hôpital. A qui venait la visiter à la Polyclinique, elle ne faisait aucune allusion ni au passé ni à l’avenir, et rien dans ces paroles ne laissait transparaître qu’elle éprouvait quelque satisfaction pour ce rappel au monastère en vue d’y avoir des responsabilités. Pourtant, aux yeux de tout le monde cela présentait le caractère d’une réhabilitation ! Souffrant d’un cancer à la moelle épinière, elle était tellement affaiblie physiquement qu’elle succomba subitement à la suite d’un malaise cardiaque, le 29 avril 1959, à l’âge de 67 ans. Elle avait prévu sa mort et l’impossibilité pour elle de voir Vitorchiano, où la communauté de Grottaferrata s’était transférée en 1957. Elle y viendra, dans le cercueil, le 30 avril et sera la première à être inhumée au cimetière.

M. Pia ne put retourner vivante dans la communauté à laquelle elle avait consacré sa vie ; elle ne put assister au progrès du dialogue oecuménique, favorisé par le Concile ; elle ne put être présente à la béatification de Sr. Maria Gabriella en 1983 ; elle ne put voir la fondation qu’elle avait tant désirée, mais la communauté qu’elle avait formée, dans les années qui ont suivi sa mort, a donné naissance à 6 nouvelles communautés monastiques, en Italie, en Amérique Latine et en Asie.

M. Pia fut prophète et précurseur de l’unité, en vivant son charisme personnel au sein de la grande tradition spirituelle du monachisme cistercien. Elle mit en relief les données les plus profondes, les plus fondamentales du mouvement oecuménique alors à ses tout-débuts : en particulier le partage des dons spirituels plus que la confrontation des convictions théologiques. Elle écrivait en 1948 à une française, auteur d’une biographie de Sr. Maria Gabriella :

“Quant au plan du livre...je puis vous dire ce que je pense...beaucoup d’années d’expérience dans ce problème de la Réunion, c’est à dire, de lettres, de visites, de publications après que ce livre sur Sr. Maria Gabriella ait paru, m’ont fait comprendre que le succès du livre dépend (après la volonté de Dieu, sans quoi on n’aurait jamais pensé à l’écrire) de ce que il n’y a aucune prise à la controverse. Ceux qui ignoraient le problème le comprennent par cet exemple de Sr. M. Gabriella, et ceux qui le connaissaient bien y trouvent un repos inconnu, une lumière apaisante, et comme un horizon nouveau qui les dispose à l’amour plutôt qu’à la discussion. C’est le coeur qui dispose l’intelligence à se soumettre...Quand on veut l’accord, on est prêt à l’avance - sans trop de discussion et même en les évitant - à accepter les conditions d’unité de doctrine et de gouvernement que la ‘Réunion’ comporte, et que catholiques et protestants connaissent bien. Et c’est de cette position amicale que catholiques et protestants doivent partir pour trouver ensemble - en frères - le point de rencontre”.⁽⁷⁾

Unifiée intérieurement par l’amour et par la souffrance, attentive à l’Esprit saint et guidée par lui vers la vérité tout entière, à un moment où le dialogue oecuménique n’en était qu’à ses débuts, M. Pia a vécu et enseigné ce qui est l’attitude chrétienne fondamentale : aller à la rencontre de l’autre, chercher à le comprendre, en l’aimant et en l’estimant comme un ‘frère’. Par son accueil, par son amitié, par sa prière et son sacrifice, son grand coeur de femme a pu vivre et faire vivre l’idéal oecuménique.

Maria Augusta Tescari

⁽¹⁾ E. Francia, *Lettere e scritti di madre Pia*, Roma 1971, pp. 31-32.

⁽²⁾ Note intime.

⁽³⁾ Lettre du 19 septembre 1958.

⁽⁴⁾ Lettre du 3 mai 1951.

⁽⁵⁾ Lettres du 23 novembre 1951 et du 9 mai 1952.

⁽⁶⁾ Collectanea Cisterciensia, 1960, p. 42.

⁽⁷⁾ Lettre du 28 Avril 1948

⁽¹⁾ E. Francia, Lettere e scritti di madre Pia, Roma 1971, pp. 31-32

⁽²⁾ Note intime, sans date

⁽³⁾ Lettre du 19 sept. 1958

⁽⁴⁾ Lettre du 3 mai 1951

⁽⁵⁾ Lettres du 23 nov. 1951 et du 9 mai 1952

⁽⁶⁾ Collectanea Cister. 1960, p. 42

⁽⁷⁾ Lettre du 28 avril 1948